

pas d'une obéissance passive. Un parti pris qui n'exclut pas l'examen, une subjectivité qui est objectivité, une confiance qui est vigilance, une foi qui est bonne foi, une liberté qui est engagement, voilà Hervé en train de décrire cette communication des contraires qu'un auteur distraait mettait dernièrement au compte d'«une philosophie réactionnaire». Il faut croire qu'entre ces contraires l'équilibre n'est pas facile à tenir, puisque dans les critiques communistes de l'existentialisme — nombreuses ces derniers temps —, on remarquait assurément plus d'ardeur que de lumières et plus de foi que de bonne foi.

Le héros, l'homme

Il y a, au moins dans la vie littéraire, plusieurs signes d'un retour à la paix. Déjà le héros s'éloigne et, contre les morales «héroïques», s'élèvent des protestations qui sont aujourd'hui discrètes, qui demain seront publiques. Un homme de lettres, combattant de l'autre guerre et silencieux depuis celle-ci, écrit à un ami :

«Déjà scandalisé d'entendre Gide fredonner dans les *Entretiens imaginaires*, sur musique d'Offenbach, "il nous faut des héros, n'en fût-il plus au monde", je préférerais quant à moi un grain de sagesse, d'intelligence et de raison. Je me méfie des héros comme Mme Cardinal des femmes, l'ayant été moi-même, avec nécessité ou sans, dans mon jeune temps.»

Un catholique comme Gabriel Marcel, ayant à juger un roman ou une pièce à conclusion héroïque, sous-entend qu'il y a héroïsme et héroïsme, et veut bien qu'on dépasse la nature, mais dans les règles et par certaines voies seulement. Des écrivains «artistes» revendiquent pour la littérature un domaine séparé, à l'abri de la politique et de l'histoire.

Ce genre de débats est gênant. Comment faire l'éloge de l'héroïsme si l'on est un héros? Et comment le faire si l'on n'en est pas un? Il vaudrait mieux savoir au juste ce qu'il y a derrière ce grand mot.

Le culte des héros est de toujours. Mais, tant qu'une civilisation croit, au-delà de ce monde-ci, à un autre monde éternel où le bien l'emporte sur le mal, le grand homme n'est pas seul, il est le ministre d'une Providence. Le culte du héros ne prend son accent tragique qu'avec la fin des croyances transcendantes, en tout cas avec l'idée d'un monde en mouvement.

On voit chez Hegel le passage. Pour lui « les individus de l'histoire mondiale » sont ceux qui, nés comme tout le monde à une certaine date, sous certaines lois, dans certaines mœurs, sont les premiers à comprendre que ce système est sans avenir, et, renonçant au bonheur, créent par leur action et leur exemple un droit et une morale dans lesquels leur temps reconnaîtra ensuite sa vérité. Ils sont d'abord seuls, puisqu'ils sont contre les coutumes; ils ont le pressentiment, mais naturellement ils n'ont pas la science de l'avenir; ils le sentent dans leurs goûts, dans leurs passions et dans leur être plutôt qu'ils ne le voient clairement devant eux. Ce qu'il y a d'héroïque en eux, c'est que, sans preuve absolue et dans la solitude de la subjectivité, ils accomplissent et conquièrent pour les autres ce qui apparaîtra ensuite comme le seul avenir possible et le sens même de l'histoire; c'est la jonction inespérée de la déraison et de la raison. « On doit les nommer des héros en tant qu'ils ont puisé leurs fins et leur vocation non seulement dans le cours des événements tranquille, ordonné, consacré par le système en vigueur, mais à une source dont le contenu est caché et n'est pas encore parvenu à l'existence actuelle, dans l'esprit intérieur, encore souterrain, qui frappe contre le monde extérieur comme à un noyau et le brise parce qu'il n'est pas l'amande qui convient à ce noyau... C'étaient des gens qui pensaient et savaient ce qui est nécessaire et dont le moment est venu, à savoir la vérité de leur temps et de leur monde, pour ainsi dire la race nouvelle qui existait déjà intérieurement... C'est pourquoi les héros d'une époque doivent être reconnus comme les sages. »

Si l'on cesse de croire, non seulement à un maître bienfaisant de ce monde, mais encore à un cours raisonnable des choses, alors l'action du héros est sans aucun appui extérieur: elle ne s'appuie pas sur une loi divine, ni même sur un sens visible de l'histoire. Cet héroïsme sans règle ni contenu, c'est celui du « maître » nietzschéen. Si le héros hégélien sacrifiait son propre bonheur et mettait d'abord le chaos dans sa vie, c'était pour en sauver l'histoire, et s'il mettait en question l'ordre établi, c'était pour en faire naître un autre. Le maître nietzschéen est par-delà toute chose faite ou à faire, il ne veut que la maîtrise même, et puisqu'il refuse de la consacrer à aucune tâche particulière, elle ne peut s'affirmer que contre quelque chose ou quelqu'un. La maîtrise pure ne peut

consister qu'à vaincre les autres maîtres, et le plus puissant de tous, la mort. Hegel avait déjà décrit cette entreprise et cette impasse: car toute puissance surmontée, du fait même qu'elle est surmontée, cesse d'avoir du prix; la mort que le héros a traversée, ce n'était pas vraiment la mort, puisqu'elle ne l'a pas pris; les autres qu'il a réduits à l'esclavage ne sont pas des témoins suffisants de sa puissance, puisqu'il a pu les vaincre. À moins qu'il ne vieillisse et ne se fasse héros honoraire, il cherchera donc toujours d'autres dangers à courir, d'autres hommes à soumettre, sûr d'avance de n'en pas obtenir ce qu'il attend, parce qu'il attend l'impossible: une vie qui assume vraiment la mort et qui s'assure à titre définitif la libre reconnaissance d'autrui. Pour Hegel le vrai héros n'était pas le maître, c'était l'esclave qui a préféré la vie, qui travaille et transforme le monde de telle manière qu'enfin il n'y a plus de place pour le maître.

Le héros des contemporains n'est ni celui de Hegel, ni celui de Nietzsche. Il n'est pas, comme disait Hegel, « l'homme d'affaires du génie de l'Univers ». Il ne croit pas à un génie de l'Univers qui prépare toutes choses pour son succès et lui indique clairement sa voie. Dans *Pour qui sonne le glas?* Robert Jordan, au moment de risquer sa vie, se demande honnêtement s'il le fait pour la société matérialiste à venir. Une moitié de lui-même dit alors: « Depuis quand as-tu une telle conception?... Tu ne l'as jamais eue. Et tu n'as jamais pu l'avoir. Tu n'es pas un vrai marxiste et tu le sais. Tu crois à la Liberté, à l'Égalité et à la Fraternité. Tu crois à la vie, à la liberté et à la poursuite du bonheur. Ne te bourre pas le crâne avec des excès de dialectique. C'est bon pour les autres, pas pour toi! » Il ne s'agit pas, au moment du risque, de chercher des excuses et des prétextes. La mission est acceptée et sera accomplie. Il ne s'agit que des motifs. Or, quoi qu'il fasse, Robert Jordan ne parvient pas à poser la société future comme seul motif de son sacrifice. Il ne la veut que comme la garantie probable, pour lui-même et pour les autres, de cette liberté qu'il exerce à l'instant même.

Un marxiste comme Kyo, dans *La Condition humaine*, rencontra la question *au cœur même du marxisme*. Il y a, disait-il, dans le marxisme, à la fois une volonté et une fatalité:

1. E. HEMINGWAY, *Pour qui sonne le glas?* Heinemann et Zsolnay, 1948, p. 273.

quand donc faut-il suivre le cours des choses et quand faut-il les forcer? À s'en tenir aux faits, les communistes chinois sont probablement condamnés et c'est le Kuo-Min-Tang qui va l'emporter. Mais les faits ne sont acquis que lorsque nous avons renoncé à les changer: n'est-ce pas le moment d'apporter aux communistes une aide décisive et de forcer la main à l'histoire? Aucune philosophie de l'histoire ne supprime cette hésitation. «Car la vie, n'est-ce pas, dans son essence, dans ce qu'elle a de foncièrement angoissant, peut être définie comme la liberté de choisir? Mais le communiste ne renonce, dans une certaine mesure, à la liberté du choix, ne se soumet à une discipline que parce que celle-ci est nécessaire à l'efficacité de l'action¹.»

Dans une autre conception du monde, le héros de *Pilote de guerre* se pose les mêmes questions. La bourgeoisie, dans les générations qui nous ont précédés, avait ses absolus: il était entendu qu'on exécute les ordres, qu'on meurt pour sa patrie. Mais c'est peut-être que jamais elle ne s'était trouvée en face du chaos. Quel sens y a-t-il, en juin 40, à exécuter une mission sur Arras à l'heure où nous ne pouvons plus rien contre les chars allemands qui s'y rassemblent et où le renseignement ne peut plus même être transmis? Il est plus facile de servir dans une armée forte, dans un moment où l'histoire va clairement vers une fin. Mais comment l'homme ne penserait-il pas à soi et à sa mort quand le monde même devant lui se disloque et titube? Comment servir si le service est inutile?

La devise du héros contemporain n'est cependant pas celle de Barrès ou celle de Montherlant: il ne sert pas pour «se faire de la musique», ni pour prouver sa maîtrise devant la mort, en «service inutile». Saint-Exupéry se jette dans sa mission parce qu'elle est lui-même, la suite de ce qu'il a pensé, voulu et décidé, parce qu'il ne serait plus rien s'il se dérobait. À mesure qu'il entre dans le danger, il reconquiert son être. Au-dessus d'Arras, dans le feu de la D.C.A., quand chaque seconde de survie est aussi miraculeuse qu'une naissance, il se sent invulnérable parce qu'il est enfin dans les choses, qu'il a quitté son néant intérieur, et que, s'il meurt, ce sera en plein monde.

Mais peut-être ne sera-t-il que blessé, peut-être lui faudra

1. R. VAILLAND, *Diôle de jeu*, Cortéa, 1945, p. 163.

t-il agoniser de longues heures, à terre? Le même cruel secours lui serait encore offert: tant qu'il vivra, être et penser comme un vivant, rester tendu vers les fins qu'il a choisies. Robert Jordan, blessé à l'intérieur des lignes fascistes, alors qu'il vient d'y faire sauter un pont, doit se séparer de ses camarades et même de Maria qu'il aime. «Non, *guapa*, ne pleure pas, dit-il. Écoute, nous n'irons pas à Madrid maintenant, mais j'irai avec toi partout où tu iras. Tu comprends?... Tu t'en vas maintenant, cheveau, mais je reste avec toi. Aussi longtemps qu'il y aura l'un de nous, il y aura nous deux. Tu comprends?... Ce que je fais maintenant, je le fais seul. Je ne pourrais pas le faire bien avec toi. Tu ne vois pas que c'est comme ça? Quel que soit celui qui reste, il est les deux.» Et, une fois seul: «Ça ne sert à rien de penser à Maria. Essaie de croire ce que tu lui as dit. C'est le mieux. Et qui dit que ce n'est pas vrai? Pas toi¹.» Pour l'homme encore vivant, il n'y a pas d'autre ressource — mais celle-là souveraine — que de garder sa conduite d'homme vivant. On meurt seul, mais on vit avec les autres, nous sommes l'image qu'ils se font de nous, là où ils sont nous sommes aussi. Encore une fois et jusqu'à la fin, Robert Jordan laisse faire ce mouvement qui le lie à eux, qui le lie aux choses, et qui est au-delà du jugement, puisqu'il était la condition de tout malheur comme de tout bonheur. Resté seul, il ne se tuera pas. «Si tu attends et les retiens même un petit moment, ou si tu descends l'officier, ça peut tout changer, une chose bien faite peut²...» Ce qui permet au héros de se sacrifier, ce n'est pas, comme chez Nietzsche, la fascination de la mort, ni, comme chez Hegel, la certitude d'accomplir ce que l'histoire veut, c'est la fidélité au mouvement naturel qui nous jette vers les choses et les autres. Ce que j'aime, disait Saint-Exupéry, ce n'est pas la mort, c'est la vie.

Le héros des contemporains n'est pas un sceptique, un dilettante, ni un décadent. Simplement, il a l'expérience du hasard, du désordre et de l'échec, de 36, de la Guerre d'Espagne, de juin 40. Il est dans un temps où les devoirs et les tâches sont obscurs. Il éprouve mieux qu'on ne l'a jamais fait la contingence de l'avenir et la liberté de l'homme. Tout bien

1. E. HEMINGWAY, *Pour qui sonne le glas?* op. cit., pp. 415-417
2. *Ibid.*, p. 423.

considéré, rien n'est sûr : ni la victoire, encore si lointaine, ni les autres, qui ont souvent trahi. Jamais les hommes n'ont mieux vérifié que le cours des choses est sinueux, qu'il est beaucoup demandé à l'audace, qu'ils sont seuls au monde et seuls l'un devant l'autre. Mais quelquefois, dans l'amour, dans l'action, ils s'accordent entre eux et les événements répondent à leur volonté. Quelquefois, il y a cet embrasement, cet éclair, ce moment de victoire, ou, comme dit la Maria de Hemingway, cette *gloria* qui efface tout.

Hors les temps de la foi, où l'homme croit trouver dans les choses le dessin d'une destinée toute faite, *qui peut éviter ces questions et qui peut donner une autre réponse?* Ou plutôt : la foi, dépouillée de ses illusions, n'est-elle pas cela même, ce mouvement par lequel, nous joignant aux autres et joignant notre présent à notre passé, nous faisons en sorte que tout ait un sens, nous achevons en une parole précise le discours confus du monde? Les saints du christianisme, les héros des révolutions passées n'ont jamais fait autre chose. Simplement ils essayaient de croire que leur combat était déjà gagné dans le ciel ou dans l'Histoire. Les hommes d'aujourd'hui n'ont pas cette ressource. Le héros des contemporains, ce n'est pas Lucifer, ce n'est pas même Prométhée, c'est l'homme.

Sources

- « Le doute de Cézanne », *Fontaine*, 4^e année, t. VIII, n^o 47, déc. 45, pp. 80-100.
- « Le roman et la métaphysique », *Cahiers du Sud*, t. XXII, n^o 270, mars-avril 1945, pp. 194-207.
- « Jean-Paul Sartre, ou un auteur scandaleux », *Figaro littéraire*, 2^e année, n^o 85, 6 déc. 1947, pp. 1-3.
- « Le cinéma et la nouvelle psychologie », conférence donnée à l'Institut des hautes études cinématographiques, 13 mars 1945, repris dans *Les Temps modernes*, 3^e année, n^o 26, nov. 47, pp. 930-943.
- « L'existentialisme chez Hegel », *Les Temps modernes*, 1^{re} année, n^o 7, avril 1946, pp. 1311-1319. La note relative à la conférence de J. Hyppolite comporte une erreur de date.
- « La querelle de l'existentialisme », *Les Temps modernes*, 1^{re} année, n^o 2, nov. 45, pp. 344-356.
- « Le métaphysique dans l'homme », *Revue de métaphysique et de morale*, 52^e année, juil.-oct. 1947, nos 3-4, pp. 290-307.
- « Autour du marxisme », *Fontaine*, 5^e année, nos 48-49, janv.-fév. 46, pp. 309-331.
- « Marxisme et philosophie », *Revue internationale*, 1^{re} année, n^o 6, juin-juil. 1946, pp. 518-526.
- « La guerre a eu lieu » (juin 1945), *Les Temps modernes*, 1^{re} année, n^o 1, oct. 45, pp. 48-66.
- « Pour la vérité » (nov. 45), *Les Temps modernes*, 1^{re} année, n^o 4, janv. 45, pp. 577-600.
- « Foi et bonne foi », *Les Temps modernes*, 1^{re} année, n^o 5, fév. 1946, pp. 769-782.
- « Le héros, l'homme » (titre dans la publication originale : « Le culte du héros »), *Action*, n^o 74, 1^{er} fév. 46, pp. 12-13.